

**« Il y a la psychanalyse » ?
Ou, la psychanalyse à venir...**

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »

R. Char

Deux préambules:

Le titre de mon propos doit à la lecture d'un article de J. Félician (« L'actuel et l'intempestif¹»), où il pose la nécessité de cette proposition, « Il y a la psychanalyse », comme fondatrice à la manière d'une affirmation fondamentale (Bejahung), celle de *l'événement de l'écriture de la psychanalyse*. Affirmation que je détourne ici dans une forme interrogative. Le « Il y a » la psychanalyse - retrouvant le neutre de la langue de Freud – ouvre la possibilité de la discussion sur *l'actuel de la psychanalyse*. Discussion qui portera d'une part sur son *attitude* envers l'actualité, et d'autre part sur son *aptitude* à faire acte ; mais pour autant, il me semble que l'affirmation de cette nécessité n'éluide pas la forme interrogative que j'envisage comme une chance *supplémentaire* de solliciter cet « il y a la psychanalyse » comme... *une écriture toujours à venir*.

« -Was birgst du so bang dein Gesicht ?...

-Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht ?...

Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht, was Erlenkönig mir leise verspricht ? »

« -Pourquoi caches-tu ton visage avec tant d'effroi ?...

-Père, ne vois-tu pas le roi des aulnes ?...

Mon père, mon père, et n'entends-tu pas ce que le roi des aulnes me promet à voix basse ? »

Le texte du poème de Goethe², dont sont extraits ces quelques mots, joue avec la langue allemande car Erlkönig signifie « roi des Aulnes » c'est à dire des Elfes, et Erlenkönig signifie aussi « roi des aulnes » mais au sens des arbres éponymes : En évoquant l'une après l'autre ces deux images de la souveraineté (l'une naturelle et l'autre surnaturelle), la perte irrémédiable de l'enfant par son père est ici redoublée par l'énigmatique de son ravissement (naturel, surnaturel ?)... Qu'est ce qui échappe fondamentalement à ce père alors qu'il était dans l'exercice supposé de sa fonction ? En entourant son fils de ses bras, en l'enjoignant d'ouvrir les yeux, en l'arrachant à l'obscurité de la forêt maléfique, il ne peut pourtant pas voir ce qui le ravit prématurément à la vie...et à lui-même.

Voilà qui n'est pas sans évoquer, avec ce poème, l'inévitable crise originaire qui accompagne la transmission filiale, et cela d'une toute autre manière qu'avec les figures ancestrales et connues d'Abraham et d'Isaac. Goethe écrit certainement alors avec et depuis son temps. Un temps qui était peut-être déjà le nôtre ? Un temps qui s'origine déjà de la crise de notre temps, qui semble bien être aussi une crise généralisée de toutes transmissions et

¹ in « La notion d'analyse », P. U. du Mirail (publication reprise dans son livre « L'Orient du psychanalyste », L'Harmattan éd.)

² J. W. Goethe : « Le Roi des Aulnes ».

probablement d'emblée de celle que provoque la filiation ? Un temps où va pouvoir apparaître cet « il y a la psychanalyse » ?

Il serait difficile ici d'éluider que la question de la transmission filiale hante depuis l'origine *l'écriture de la psychanalyse*. Et pas seulement l'écriture de la théorie analytique, mais aussi et surtout : l'écriture de la psychanalyse comme écriture de l'analyste qui invente et rature la psychanalyse. Écriture de la psychanalyse, écriture du psychanalyste, écriture de la cure analytique... : la série ne peut résolument se clore d'aucune écriture. En cela la psychanalyse se montre antinomique de toute totalisation puisque son écriture reste décidément inachevée, et d'un inachèvement qui lui est probablement essentiel.

Développements :

Tenter de penser à..., de réfléchir sur..., de parler de... : « Crise et psychanalyse », oblige de se mettre aussitôt dans une situation inconfortable, voire périlleuse, puisque c'est essayer de prendre mesure de ce dans quoi nous sommes plongés. Comment réussir à en prendre connaissance, sans se borner à ce qui pourrait n'être qu'un constat d'évidence. Constat qui, à lui seul, saurait nous emmener logiquement vers cet « Etat de crise » dans lequel nous sommes effectivement.

Faire ce constat en la matière (l'accuser ?), c'est en partie répéter ce que nous entendons ou voyons sans cesse comme si nous étions pris, portés, emportés et enceints, plus ou moins intensément, dans ce qu'il serait peut-être possible de nommer « le discours de la crise » : Nous baignons dans ce « discours » au sens où ce signifiant (ce concept ?) de « la crise » rassemble, dans un certain ordre de pré-compréhension, tous ces changements, toutes ces modifications, dont nous avons beaucoup de mal à saisir le sens et les effets dans une quelconque perspective, si tant est qu'il puisse y en avoir une plutôt que mille.

Cet « ordre de pré-compréhension » - régi par l'actuelle vision socio-phénoménologique de ladite crise - semble s'étendre aujourd'hui à l'ensemble des sciences humaines. Cette extension posant d'emblée la question de l'uniformisation, de l'universalisation, et donc de « la totalisation » propre à la science, propre au discours scientifique... Une totalisation banalisée (au sens d'H. Arendt) qui montre à quel point les sciences qui ont pour objet l'humain, voire l'humanité ou l'essence de l'homme, sont désormais à mille lieux de nos anciennes « humanités ». Et c'est bien là, d'ailleurs, que surgit l'une des premières formulations philosophiques de la crise, de notre crise, comme « crise des sciences européennes » par E. Husserl, qui en fera ensuite « la crise de l'humanité européenne et de la philosophie ». Husserl venant lui-même après Ditley qui dénonçait énergiquement l'alignement des sciences de l'esprit sur le critère de scientificité des sciences de la nature : celui de l'exactitude ! Avant, après et depuis ceux-là, nombre de penseurs ont tenté d'explicitier cette crise qui à la fois inaugure, accompagne et enterre ce qu'il est convenu de nommer notre « modernité ». Une modernité qui n'a pas tardé à devenir une « postmodernité », dont on ne sait même plus si elle peut être autre chose que cet état continu de crise, sans qu'aucune résolution ne puisse s'entrevoir autrement que la jeunesse anglaise la voyait, il y a deux ou trois décennies déjà, sous la bannière d'un « No Futur »... Tous ces penseurs s'accordent sur l'écrasante prégnance d'un discours hégémonique, dévastateur et corrosif: celui du primat de la technique issue de la science mathématique moderne accordé à celui, non moins hégémonique et non moins dévastateur, de l'économie

ultra-libérale ; ne sachant plus vraiment lequel est au service de l'autre, puisque dans ces deux régimes de discours les fins sont aussi les moyens qui sont aussi des fins.

A relire quelques-uns de ces auteurs (P. Valéry, E. Husserl, M. Heidegger, W. Benjamin, G. Anders, H. Arendt, M. Henry, G. Granel, etc....) on comprend le déroulement objectif de ce qui nous conduit depuis plusieurs siècles à ce que nous vivons. Mais voilà, cette explicitation reste objective et échoue exactement sur ce qu'elle énonce en le dénonçant : il n'y a pas moyen de prendre en compte l'humanité de l'homme par le prisme de l'objectivité. L'être ensemble, le « faire monde » ne peut se vivre hors d'une subjectivité qui sera toujours un reste irrésolvable dans aucune formalisation, voire dans aucune formulation. Cette irrésolution figurant à sa manière l'essentielle finitude de l'humain, et donc son inconditionnel inachèvement. Presque tous ces auteurs in'achèvent, à juste titre, leur propos par cette question de l'improbable interrogation qui conduirait à la possibilité de faire un pas de côté quant à ce régime critique qui est bien désormais le nôtre.

Est-ce que ce qu'on nomme très approximativement et à tour de bras « discours de la science » n'est pas devenu aujourd'hui ce que Lacan avait précisément indiqué avec le « discours universitaire » ? Et comment ce « discours universitaire » s'articule actuellement avec « le discours capitaliste » ? Rappelons ici que ce que Lacan signifie par « discours » est un mode de lien social qui ordonne un type de jouissance, et sans doute s'agit-il bien ici d'un mode « totalitaire », pour ne pas dire « globalitaire » ou « mondialitaire » comme on pourrait dire « unitaire ». Rappelons aussi que sa théorie des discours est une combinatoire dans laquelle le changement des places module le passage d'un discours à l'autre.

Comment donc serait-il possible de connaître le sens de toutes ces modifications générées par cet état de crise, et pas seulement la signification, pas seulement ce que cela pourrait vouloir dire ou traduire, mais, au-delà de la signification, au-delà de ce que ça nous montre : qu'est ce que ça peut bien nous indiquer comme direction ? Dans quel sens est-ce que ça va ? Si tant est que ça aille quelque part, si tant est que ça puisse relever d'une dynamique, d'une course, d'un trajet déterminé plutôt que d'un mouvement purement aléatoire et de son chaos.

Quel horizon d'attente ça peut bien nous donner ? Y a t'il même un horizon d'attente distinguable à ce jour ? Y-a t'il une (ou plusieurs) téléologie(s) de « la crise », qui est aussi bien la crise de l'idée même de tous « télos », de toutes fins, de tous projets ?

A la différence de ce qu'on peut entendre le plus souvent à propos des origines possibles de « la crise », et sans doute, contrairement à ce que nous voulons croire³, notre crise, cette crise qui se décline à propos de chaque objet de représentation du monde, de notre mondanité, et de tout ce qui la génère et la manifeste : Cette crise est certainement avant toutes choses une crise de la pensée, de la possibilité même du « pensement », de l'événement de la pensée et du trouble qui l'accompagne, puisque, d'une certaine manière, elle est aussi le fruit d'un « arrêt sur image » de la pensée sur la pensée : la fin annoncée de la métaphysique⁴, et conséquemment de toute politique et de toute projection vers l'à venir. Cette crise qui se (re)présente avec et depuis l'éclat des « lumières »⁵ est, avant tout, la mise en abîme de la pensée-même qui s'avance au bord du précipice, où elle se regarde en train

³ Voir à ce sujet l'article visionnaire de Gérard Granel : « Les années 30 sont devant nous », in « Etudes », Galilée éd.

⁴ Qui donnera lieu à la « Fin de la philosophie », la « Fin de l'Histoire », voire la « Fin de la pensée » et qui se déclinera aussi, à l'inverse, avec les « Nouvelles sciences », la « Nouvelle philosophie », les « Voies nouvelles de la psychanalyse » les « Nouvelles cliniques », ...etc.

⁵ Cf. E. Kant : « Qu'est ce que les lumières ? »

de chuter sans appel et sans retour : L'ère de « la modernité » étant celle de l'auto-fondation. Celle de l'auto-nomisation de la pensée humaine à partir de la toute puissance de la raison...mathématique ou galiléenne. Et dire cela n'est pas une mise en cause du savoir scientifique en lui-même, mais celle de l'idéologie actuelle qui le tient pour l'unique savoir.

Ce constat pourrait être simple en étant celui de la certitude (partagée bien que non-dite), que nous avons désormais d'être non plus seulement orphelins (comme nous l'ont inculquées les religions du père), mais définitivement exclus de toute origine comme de tout au-delà, et ce, de quelque nature téléologique qu'ils soient. Une certitude d'évidence qui s'accompagne d'une quasi-sidération de la pensée spéculative, et qui conduit à une réelle désaffection de toute critique d'un savoir ainsi posé, tellement il est pesant.

Sans fiction des origines et sans avenir transcendantal, il ne reste que la durée de la vie propre, de la vie particulière (pour ne pas dire « particulière⁶ ») pour tout horizon, sans aucun droit à l'erreur non plus qu'à l'errance⁷ (de soi-même ou de l'autre).

Tout le monde sait désormais, tout le monde (ou presque) possède ce savoir sans que ça puisse entamer un « *as if* » sur lequel nous nous crispions, voire nous arc-boutons. Tout le monde sait aussi bien que la mort est inscrite dans la vie-même, mais si « la vie matérielle⁸ » est devenue le seul espace de déploiement (ou de dissimulation) de cette mortalité, de cette finitude, alors son refoulement devient difficile car totalement inadéquat : Restent à notre disposition le désaveu, le déni et la sublimation qui s'accommodent peut-être beaucoup moins bien du régime de la névrose partagée, celle qui figure aussi nos habitus et nos institutions socio-familiales passées.

On pourrait rapporter ici l'amertume du Freud de « Malaise dans la civilisation⁹ » : « *Aucun ouvrage ne m'a donné comme celui-ci l'impression aussi vive de dire ce que tout le monde sait, et d'user de papier et d'encre et par suite de mobiliser typographes et imprimeurs, pour raconter des choses qui, à proprement parler, vont de soi.* »¹⁰

Pourquoi et comment parler de ce qui va de soi, de ce qu'on sait, de ce que nous savons et voyons, avec autant de craintes que de lassitudes ou d'indifférences ? Pourquoi et comment parler de ce qui semble d'évidence partagée mais qui génère silence et détournement ?

Sans doute Freud se jouait un peu de ses lecteurs critiques en les faisant aussi perspicaces que lui, sans doute les rappelait-il à leur aveuglement, à leur volonté d'ignorer, mais sans doute aussi voyait-il clairement la « banalité » de notre mal en train de se manifester... serait-ce en toute méconnaissance. En toute méconnaissance, mais pourtant pas en toute ignorance, puisqu'au vu et au su de chacun. Le « nous ne savons pas » ne faisant qu'entériner ou enterrer le partage de l'insupportable. Le mal de la banalité tient aussi à son partage communautaire quasi-immédiat, c'est à dire textuellement : sa transmission, son incorporation, sans parole aucune, mais par un mécanisme d'identification¹¹ qu'on pourrait presque qualifier de communicatif, voire de contagieux. Pourquoi et comment parler, puisque parler risque de dire ce... qui est tu, autant que qui tuer.

⁶ Au sens des célèbres « Particules élémentaires » de M. Houellebecq.

⁷ « *Toutes les couleurs disparaissent dans la nuit, et le désespoir ne tient pas de journal.* » : « L'homme errant » récit de R. C. Maturin, J. J. Pauvert éd.

⁸ M. Duras

⁹ Qu'il avait d'ailleurs nommé primitivement « *Malheur dans la civilisation* »

¹⁰ S. Freud : « Malaise dans la civilisation » PUF

¹¹ Cf. S. Freud : Le chapitre VII de « Psychologie des foules et analyse du Moi »

La question de la transmission revient se poser en cet endroit, et je renvoie à la lecture du poème sus-cité de Goethe et aux indications ajoutées en préambule en première page de ce texte.

La parole, si elle pouvait se manifester en cet endroit, aurait pour effet, non pas d'être révolutionnaire, mais d'être subversive au sens où elle pourrait délivrer un savoir à celui qui l'énoncerait plus qu'à celui qui l'écouterait. La délivrance serait ici celle d'une pensée prisonnière qui ne le savait pas avant de se découvrir. Le tour que la parole ferait ici serait avant tout un tour de passe-passe, comme peut l'illustrer le mot d'esprit, plutôt qu'un tour circulaire qui ne serait que répétition. A côté de cela, la psychanalyse entre en résistance, et elle le fait dans tous les sens de ce terme : ceux de son écriture comme ceux de sa rature.

A deux pas de là... (dans le temps et dans l'espace)..., un autre penseur fait à peu près le même constat que Freud, mais avec un autre angle de vue, sur ce qui semble bien, là aussi, aller de soi... et, là aussi, sans mots dire :

« La transformation du rapport de l'homme à l'Ouvert est la source de la véritable dégradation dans l'essence de l'homme. A partir du moment où la nature toute entière, l'habitation de l'homme, est d'abord posée comme fond de disponibilités commissibles, l'état de la présence de l'étant, la présence-même de l'étant-présent passe du statut de l'objectivité à celui d'une disponibilité permanente. Ce nouvel état est caractérisé par la condition d'être constamment à disposition, moyennant le passage d'une commande, le tout de l'étant est rapporté à sa commissibilité. »¹²

Silence, banalité, commissibilité et solitude : L'anonymisation va de pair avec la standardisation et la totalisation¹³ qui ressortissent de la technique (qui y est elle-même soumise) et de la pensée qui l'accompagne : celle-là même qui s'est libérée de toute tutelle comme de toute origine pour s'auto-nomiser, celle qui succède à la découverte de la possibilité de l'auto-engendrement¹⁴... et qui apparaît comme révolutionnairement revendiquée (la révolution porte ici bien son nom d'avoir un trajet circulaire, serait-elle scientifique et/ou technique).

« La cybernétique suffit aujourd'hui à l'homme de la technique, forcé de répondre à l'injonction du Dispositif qui le plonge dans un processus sans fin d'exploitation de l'étant... L'essence de l'homme tombe hors de ses gonds, et le péril croît en même temps que le désert »¹⁵

On pourrait ici s'arrêter sur le texte d'une conférence faite par G. Granel en 1990 et qui s'intitulait « *Les années 30 sont devant nous* », conférence dans laquelle il tente d'entrer dans la compréhension de la mondialisation du monde et de la crise qui l'accompagne.

Pour lui, les phénomènes monstrueux (produits par les régimes nazi et staliniens par exemple) qui succédèrent à la crise des années 30 ne furent pas « un accident de parcours », mais les premiers craquements, les premières fissures, de notre monde et de son incapacité à « faire monde ».

¹² M. Heidegger, « La question de la technique » in « Essais et conférences », Gallimard.

¹³ C'est cela (la démonstration d'Hanna Arendt) qui permet de soutenir et de comprendre que la science est par essence totalitaire dans sa vision du monde : Mais, la science n'est pas une intentionnalité, elle n'est qu'une écriture dont le projet est de classer et de catégoriser. C'est aussi banal que sans âme et on ne voit pas comment il pourrait en être autrement. C'est l'homme qui met la science en acte à défaut de la penser. Ce n'est donc pas le savoir scientifique qui est en cause, mais l'idéologie (actuelle) qui le tient pour « l'unique savoir ».

¹⁴ Un auto engendrement qui ne tient pas seulement à la reproductibilité technique et biologique mais aussi à la production du néolibéralisme comme le pressentait K. Marx.

¹⁵ P. Kabakdjian : « La pensée en souffrance » L'Harmatan.

Ainsi donc, pour lui, la source des effondrements des années 30 est résolument toujours devant nous. Les caractéristiques de ces phénomènes n'étant pas conjoncturelles mais historiques (relevant de l'essence même de la modernité), et ces traits historiques qui sont abordables par le biais de la technicisation et de la bureaucratisation s'appuient – pour faire très court – sur la négation de notre finitude au profit de l'accroissement infini des systèmes de production. Une négation portée par la mise en place de la science mathématique comme ultime et idéale référence. Une négation qui ne tardera pas à devenir la négation de l'humanité de l'homme comme l'affirmeront et le montreront à leur manière Ghünther Anders avec son « Obsolescence de l'homme » (qui attendra 50 ans avant d'être traduit en français) ou, plus près de nous Michel Henry avec sa description de notre actuelle « Barbarie » (1987).

« La crise », avec laquelle nous faisons « cause commune » puisque c'est aussi avec elle et depuis elle que nous nous causons, en est devenue « notre crise », et cela au-delà même de toute volonté d'appropriation ou de reconnaissance puisqu'il est exclu qu'elle ne soit pas déjà là dans notre mondanité même : celle de notre actuelle modernité.

A partir de là (puisque'on ne peut plus partir d'ailleurs), « notre crise » est aussi celle de nos cartographies, voire de nos topologies, en plus de celle de nos calendriers historiques. Nos attachements, nos aliénations spatio-temporelles ne sont plus tout à fait assurées : il nous est désormais plus que possible de nous affranchir des distances comme il nous est possible de nous affranchir des temporalités linéaires; et ce, en partie virtuellement mais aussi, pour une autre partie grandissante, dans notre réalité physique...et psychique. L'histoire se condense dans notre présent étendu alors que le passé devient un devoir de mémoire, et que le futur ne s'envisage plus qu'à l'aune du principe de précaution.

C'est un peu comme si nous étions pris dans ce paradoxe où la raison peut encore nous dire qu'hier, aujourd'hui et demain sont toujours des temps différents : Ceux d'un ordre de succession discret qui nous permet la projection sur un axe chronologique, et la corrélation avec un axe diachronique qui s'étire en ordonnées de lieux. Le tout constituant le tableau (ou la carte) qui nous permet de nous situer dans l'écoulement du temps à la manière des tragiques grecs, avec une inscription dans une histoire qui aura eu lieu¹⁶ : celle du monde et la nôtre, celle des historiens et la nôtre.

Mais à côté de cette (pas)sage raison de la tragédie ancienne qui donne lieu à une histoire déterminée¹⁷, la valeur de ces projections (autant dans le passé que dans l'avenir) est en constante perte de « sens commun », comme si hier était trépassé depuis bien longtemps, et que demain était devenu inenvisageable : reste un présent, qui n'existe même pas puisqu'il est déjà en train de passer en « temps réel » (comme on dit si bien) ou remis infiniment (plutôt qu'éternellement¹⁸) à plus tard (plutôt qu'à demain¹⁹).

¹⁶ C'est bien la qualité fictionnaire du futur antérieur qui permet l'historicisation . Et c'est sans doute cette historicisation qui ouvre la scène d'écriture depuis cette discussion qui dit (et) vise le sujet au lieu de l'analyse. En ce sens on pourrait dire que la psychanalyse est tragique, et en ce sens elle ne peut décidément faire science.

¹⁷ Et, de ce fait, déterminante : l'avenir est enfant du passé...à venir.

¹⁸ L'éternité n'est pas un concept mathématique, à la différence de l'infini. On pourrait dire que l'éternité est l'énonciation d'une fin en soi (d'une téléologie), ce qui est justement en opposition avec ce qui n'a pas de fin et qui par conséquent n'est pas l'impensable (ou l'innommable) mais l'innombrable. Pour le dire autrement, l'éternité pourrait qualifier la dimension du Réel lacanien tandis que l'infini conviendrait à la dimension de l'Imaginaire.

Ça tourne répétitivement en rond pour mener très vite à cette conclusion que « si tout change effectivement, pour autant rien ne change en effet ». Nous sommes confrontés à « l'immobilité fulgurante » déjà décrite par le passé par Paul Virillo²⁰, et rappelée aujourd'hui par Myriam Revault d'Allones : « *La poussée accélératrice que nous vivons aujourd'hui est singulière... elle va de pair avec la pétrification, le changement accompagne l'inertie et la société contemporaine est perçue à la fois comme figée et frénétique...* »²¹. Autrement dit « *la crise est constitutive de l'expérience moderne du temps et de l'histoire...* »²²

On peut donc faire ce genre de constat, avec toutes les questions que cela entraîne tant au niveau social qu'individuel : Quelle est aujourd'hui l'idée de l'histoire (de l'Histoire aussi) ? Sommes-nous effectivement à « La Fin de l'Histoire » (et de toute histoire) ? Sommes-nous à l'aube d'une autre Histoire (mais aussi histoire) du monde ? D'une autre conception de l'Histoire et des histoires ? « *Les temps modernes ont prononcé sur le passé un jugement de valeur qui le frappe de péremption* »²³

Le constat (trompeur ?) De cette situation paradoxale - le temps passe plus vite en même temps qu'il ne passe plus – viendrait nous confirmer que l'histoire ne fait donc que de se répéter infiniment autant qu'insensément: marque indélébile de son immobilisme mortel et de sa reproduction immortelle.

Qu'en est-il à ce jour ? A ce jour où s'actualise notre « modernité » qui est déjà la « post-modernité ». A ce jour qui, s'il ne cesse déjà plus d'être hier n'en est pas plus encore demain tant nous sommes ancrés – par la crise – dans le « présentisme ».

C'est là une des contradictions – et non des moindres – auxquelles nous sommes apparemment soumis sans quasiment le savoir. Le temps se décline sans temporalité si ce n'est peut-être celle de la « fugitivité » comme la nomme Sandro Véronesi²⁴ pour traduire la « *Vergänglichkeit* » qu'il retrouve sous la plume de Freud.. Un Freud qui honnit cette « fugitivité » romantique.

Que faisons-nous (ou pas) avec ce paradoxe dans les cures, dans nos conceptions de l'analyse, dans notre étant d'analyste/analysant, dans nos lectures des cures ?

On peut décider qu'il n'y a pas de paradoxe, que ça n'est là qu'artéfact imaginaire, et que – à juste titre – le temps de l'analyse va permettre de réouvrir l'espace du temps, l'espace de l'historicisation par exemple, de reprendre la situation ou la division du sujet comme sa refente... Mais, pour le coup, en même temps, ce « discours de la crise » viendra quand même s'inviter à table sans qu'on puisse toujours appréhender sous quelle forme il va subrepticement s'infiltrer - à partir de quelle souveraineté ? : celles des aulnes ou celles des Elfes ? Celle du père impuissant et ravagé par sa culpabilité (le devoir de mémoire et le principe de précaution ?) ou celle de l'enfant toujours déjà perdu (La honte prométhéenne de ne pas produire l'enfant merveilleux de la technique?) ?

¹⁹ Le « plus tard » n'a pas de signifiant mais une expression, à la différence d'un « demain » qui a une fonction métaphorique. Donc pour prolonger la note précédente, c'est la dimension du Symbolique qui énonce la temporalité humaine, qui permet l'inscription historique de la psychanalyse.

²⁰ P. Virillo : « L'art du moteur » ; Galilée

²¹ M. Revault d'Allones : « La crise sans fin ». Seuil.

²² Ibid.

²³ M. Revault d'Allones, « Modernité et passage du temps » in Esquisse(s) N°4

²⁴ Ecrivain Italien contemporain, auteur de « La force du passé », « XY », « Chaos calme »...

Reprendre ici en préambule le poème de Goethe (le roi des aulnes) est bien évidemment un espiègle retour à Freud... : « Père, ne vois-tu pas ? », et à ses (pour)suivants dont Lacan... : « si tu savais où je te mène ! ». Retour est ainsi fait à « l'événement de l'écriture de la psychanalyse »²⁵ par certains psychanalystes auxquels on peut reconnaître d'avoir fait oeuvre de création, de création de pensées et de « pensements » au point d'y laisser leur nom au nom de la psychanalyse.

Faisons ici retour à ce qui peut sembler en crise dans la psychanalyse par le biais de sa transmission. Je dirais même - si j'osais prendre le risque d'être mal compris, que l'un des effets (incalculable) de l'analyse c'est justement la transmission : Celle d'une situation inouïe vis-à-vis de soi-même : c'est-à-dire comme c'est effectivement écrit, vis-à-vis de sa division par le désir, figurée ici par ce trait d'union et de séparation entre moi et l'autre (qui n'est pas moi-même).

Alors, à côté de cette transmission par l'expérience de l'analyse sur soi-même, par l'expérience de la cure (la psychanalyse en intention), il y a cette transmission d'un savoir textuel, celui du corpus ou du codex théorique qui est devenu aussi un savoir divulguable, enseignable et donc capitalisable (la psychanalyse en extension), au même titre que tout savoir livresque. Un savoir auto-reproductible et auto productible comme tout produit distribuable et commerciable. Ce savoir est devenu une discipline (plus ou moins annexe et annexée) de la psychologie universitaire tandis qu'il sortait du corpus de la médecine psychiatrique, même si la psychologie universitaire, elle aussi, semble avoir difficulté à le garder dans son catalogue des théories psychologiques. On peut devenir docte(ur) en psychanalyse (avec ou sans avoir fait l'expérience de la cure et aussi avec ou sans avoir de pratique d'analyste : la question est aussi incongrue que perverse). Et ceci nous ramène à un autre visage connu de notre crise de la culture où le savoir (sa diffusion, sa dissémination) peut s'établir dans le seul registre de la connaissance objective et infinie (qui est le registre de l'infinie richesse productive). Comme si le « faire savoir » (doctoral, universitaire) pouvait venir à la place du « savoir-faire » qui semble plutôt relever d'une « praxis », qui ne condamne d'ailleurs pas à l'ignorance, tout au contraire, mais qui n'aura jamais de reconnaissance scientifique bien heureusement.

«... On n'évitera donc pas la question : quelle est la crise de la psychanalyse mondiale aujourd'hui ? ou encore, ou plutôt, quelle est la crise de la mondialisation pour la psychanalyse ? Quelle est sa crise spécifique ? Est-ce seulement, ce que je ne crois pas, une crise, une crise passagère et surmontable, une Krisis de la raison psychanalytique comme raison, comme science européenne ou comme humanité européenne (pour faire plus que parodier le titre de Husserl) ? Est-ce donc une difficulté décidable et appelant une décision, un krinein qui passerait là encore par une réactivation des origines ? Ces questions, on ne les entend qu'à supposer savoir ce qu'est ou veut être, aujourd'hui, spécifiquement, dans sa singularité irréductible, la psychanalyse ou la raison psychanalytique, l'humanité de l'homme psychanalytique, voire le droit de l'homme à la psychanalyse. A quels critères de reconnaissance se fie-telle ? Et quant à la crise, ce savoir serait le savoir de ce qui met la psychanalyse en crise, certes, mais tout aussi bien, de ce que la révolution psychanalytique met elle-même en crise. Les deux choses paraissent d'ailleurs aussi indissociables que deux forces de résistance : résistance à la psychanalyse, résistance auto-immunitaire de la psychanalyse à son dehors comme à elle-même. »²⁶

²⁵ J. Félician, Op. Cit.

²⁶ J. Derrida, Prière d'insérer à « Etats d'âme de la psychanalyse », Galilée éd. (2000)

Retour à la prodigalité du paradoxe puisque cette connaissance (psychologique, universitaire) informe ceux qu'elle touche en se diffusant largement, en se disséminant, pour devenir, au sens propre du terme, un savoir para-doxal. Alors, en même temps, cette connaissance imaginaire, à elle seule, peut produire des effets qui entrent tout à fait dans la ligne de cet état de crise. C'est un peu aussi de cette peste là dont ne parlait pas forcément Freud en arrivant aux USA, une peste qui a donc suscité l'apparition et la création de traitements et de vaccins contre elle. A partir de là, le brouillard s'épaissit : le vaccin contre l'analyse : ce sont des analystes qui vont le mettre au point. C'est une pratique immunitaire, et l'une d'elle sera la subversion de l'analyse elle-même en psychothérapies les plus diverses et variées, mais toujours construites sur le pouvoir de la suggestion (hypnotique) comme le seront, par exemple, l'élaboration de l'ego psychologie de Hartmann (cette première psychothérapie suggestive élaborée par des analystes résistants à la psychanalyse), ou la psychanalyse révisée de K. Horney .

« Faudrait-il résister ? Et d'abord à l'analyse ? S'il fallait résister à l'analyse, encore faudrait-il savoir d'où vient et ce que signifie ce « il faut ». Encore faudrait-il l'analyser... Faut-il - et alors comment ? - analyser cette résistance à l'analyse, s'il y en a, et le « il y a » de cette résistance ? Il nous faudrait donc analyser un « il faut », un « il y a », et d'abord savoir si ce qui résiste à l'analyse ne résiste pas aussi au concept analytique de « résistance à l'analyse ». Toute « résistance à l'analyse » se réduit-elle toujours au statut interprétable que lui reconnaît ou qu'analyse la théorie analytique ? Y a-t-il une autre résistance ? Faut-il qu'il y ait un autre concept de résistance - et d'analyse ? Et de résistance à l'analyse ? »²⁷

Un autre chemin de subversion de l'analyse sera la tentation (scientifique ? scientiste ?) de dépersonnalisation de celle-ci, qui aboutira presque logiquement à l'hyper personnalisation de sa transmission interpersonnelle sous couvert de « transfert de travail » (plutôt que travail du transfert, qui est sans fin tant qu'il n'y est pas mis fin par l'analyste en question²⁸) ; et Freud sera depuis l'origine, dans ce débat de la transmission comme de l'écriture de la psychanalyse : à la fois au titre de son événement comme de celui de son avènement historique. Qui peut transmettre ? Quoi et comment transmettre, en dehors ou à côté de l'expérience de la cure ? Question qui reste difficile et qui l'est depuis son invention même. Question qui fait partie de ce qui se transmet avec, par, et contre l'analyse, puisqu'elle est aussi bien le lieu de toutes les résistances à l'analyse. Question inséparable de la psychanalyse elle-même et de son exercice, sans doute.

Et ce n'est pas seulement une répétition compulsive que de revenir toujours à cette sempiternelle question de la transmission, ça n'est peut-être pas seulement une des figures de la résistance... C'est peut-être plutôt qu'il n'y a pas de formule satisfaisante qu'il serait possible de fixer une fois pour toute, pour l'utiliser en dehors de son procès comme de son processus.

La formation/déformation de l'analyste est sans doute un processus aussi singulier que l'analyse elle-même, et c'est donc sans doute aussi à ce titre que l'analyse, depuis son écriture, reste à venir...

A cet endroit il y a peut-être la rencontre obligée avec la crise que ne peut que provoquer la psychanalyse-elle-même... : Pas de transmission sans transfert ? Pas de transfert sans identification ? Pas d'association (de psychanalystes) sans père ? On connaît ces énoncés qui sont, eux aussi, répétés depuis aussi longtemps que l'apparition de la première association d'analystes fondée par Freud lui-même, et, on pourrait dire qu'ils sont datés et dépassés. C'est certainement vrai, même si c'est faux,

²⁷ J. Derrida, « Résistances » in « La notion d'analyse » (1991), Op. Cit.

²⁸ En question dans sa fonction, dans sa position (impossible ?) d'analyste...

car la question est toujours là qui insiste malgré toutes les élaborations produites et actées durant plus d'un siècle. La question : « Qu'est-ce que la psychanalyse ? » reste, elle aussi heureusement, toujours à venir. Autrement dit, l'écriture de la psychanalyse est toujours à venir.

« Beaucoup d'analystes s'accorderaient pour dire que la psychanalyse est en crise. Certes, il est plus que probable qu'elle l'a toujours été. Mais les symptômes que l'on relève volontiers (atomisation des institutions, diversité des pratiques, stérilité théorique, mass-médiatisme) dessinent une configuration singulière, inédite. L'actuel de la psychanalyse serait cela: cette configuration en tant qu'elle pose question aujourd'hui.

Or, on parle beaucoup de l'actuel. Aussi importe-t-il de distinguer dans le champ d'inflation de ce terme. Par exemple, on n'hésite pas à nommer ce que serait « une psychanalyse actuelle », comme le nouveau drapeau auquel il faudrait se rallier. Y aurait-il « une psychanalyse actuelle »? »²⁹

Si, le bouleversement de notre temporalité est une composante notable de notre crise, la psychanalyse, quant à elle, met en question cette même temporalité apparemment linéaire dans laquelle le sujet a inscrit son histoire sans le savoir. Comprendre, à sa conscience défendant, que le temps de l'analyse découvre celui d'un futur antérieur scandé d'après-coups, met l'analysant en présence de la pluralité de ses propres conceptions d'un temps qu'il pensait unique et partagé par tous.

De même la perception de l'infantile (autre nom freudien de l'inconscient) distribue d'une nouvelle manière le temps de l'enfance et la conception même de cette enfance. L'analyse avec les enfants vient souvent rappeler vivement à l'analyste que le sujet de l'inconscient est sans âge, mais pas sans histoire. Ce désarrimage de l'âge, du temps qui passe et de l'histoire toujours à venir, a donc ouvert une brèche qui n'est peut-être pas sans effets sur notre conception communautaire et conventionnelle de cette temporalité. C'est une autre manière de dire à quel point la découverte de la sexualité infantile, de la science des rêves, du mot d'esprit et donc de l'inconscient freudien, est venue bousculer l'ordre des choses, et en quoi cette découverte reste sujette, encore à ce jour, à tant de résistances au-delà de son acceptation formelle.

« Est-ce que vous parlez ? ... Ça ne va pas en ce moment mais... je ne veux pas faire une psychanalyse ! »³⁰

« ...Je n'ai pas eu envie d'avoir désiré le corps de ma mère. Ma mère n'avait pas de sexe...ça ne m'attirait pas...je regardais les garçons... » L'homme qui parle, allongé sur le divan, s'étonne lui-même de ce qu'il est en train de dire. Il s'étonne avec en même temps une certaine « désabusation » de ce qu'il dit et de lui-même. Il s'interroge pourtant sur ce qu'il nomme « *ce manque d'envie de désirer le corps de ma mère* », et qui vient de lui sortir de la bouche comme une étrangeté absolue. Jamais il n'avait pu un jour imaginer qu'il aurait pu dire cela avec autant de certitude, d'évidence et de facilité, sans même l'avoir pensé avant de l'énoncer. Cet homme est déjà âgé, bien qu'il semble avoir toujours eu le même âge : celui d'être apparemment sans âge. Soigné, élégant, intelligent, diplômé et cultivé, c'est la

²⁹ J. Félician, « L'actuel et l'intempestif », Op. Cit.

³⁰ Anonyme

deuxième fois qu'il entreprend une analyse avec le même analyste à dix ans d'intervalle. Les paroles qu'il vient de s'entendre prononcer sont donc arrivées après nombre de séances, il s'était même demandé ce jour là, en venant à sa séance, s'il n'allait pas mettre fin, une seconde fois, à l'analyse, puisqu'il pensait qu'il ne savait pas dire ce qui ne lui venait décidément pas à l'esprit quand il était sur le divan.

Le temps de l'analyse n'a pas grand chose à voir avec celui du calendrier, serait-il - ce calendrier – tour à tour celui de notre corps biologique et celui de notre corps libidinal, celui de Léthé ou de Mnémosyne : deux corps, deux mémoires et deux temporalités (au moins) qui ne s'accordent pas très souvent. Pour autant, il faut parfois beaucoup de temps passé ensemble, analysant-analyste, pour qu'une parole vraie vienne, sans crier gare, couper le continuum d'un temps qui est justement sans âge d'être resté fixé, suspendu, à l'orée d'une bouche et d'une oreille captives d'un silence sans fond.

« J'ai fait une analyse de 1975 à 1980... Ça a transformé mon existence, et je pense que je peux dire aujourd'hui que j'ai eu une belle vie. Aujourd'hui, à 85 ans, il ne me reste plus beaucoup à vivre, mais de ça je me suis arrangée. Maintenant, et depuis quelques temps, je suis plutôt dans la transmission et je crois que j'ai encore quelques petites choses à donner... donc pourquoi est-ce que je suis là en face de vous ? Je ne vais pas m'allonger sur votre divan, parce que je ne saurais pas me relever, mais je pense que j'ai encore le goût de découvrir quelques petites choses en parlant avec vous... » Cette femme, qui vient à l'heure du thé, pourrait sembler venir goûter et partager les petits gâteaux qu'elle transporte parfois. Elle est d'un commerce tout à fait agréable et sa richesse intellectuelle, ses nombreuses expériences de vie, lui permettent de garder un certain pouvoir de séduction... Il ne lui a fallu que quelques séances pour remettre le doigt sur un souvenir-écran qu'elle avait gardé en secret d'elle-même.

Partant de là, avec quelques chemins de traverse, elle a pu renouer avec l'un de ses enfants le lien qui s'était rompu depuis l'époque mouvementée de sa première entrée en analyse... Après tout ce temps, un isolat intact et sans âge, s'est découvert avec la même intensité que cela aurait pu avoir, 38 ans en arrière... Nos rencontres sont sur le point de s'achever...d'ici quelques temps.

Cette crise réalise « une brèche »³¹ qui est (ou serait) un moment aussi bien qu'un autre régime (de temps, d'histoire...). Avec elle, les outils de la pensée (qui pensent déjà toujours le monde) sont à la fois invalides, puisqu'ils sont partie prenante de ce qu'ils soutenaient (comme ils en étaient aussi le produit) ; et à la fois ils se trouvent renouvelés d'être orphelins.

Au cours de l'analyse, « la brèche » est l'arrivée d'un événement inconnu qui écarte ce qui soutient de ce qui est soutenu. L'analyse - d'une certaine façon – s'acte d'une dépense³² qui anime et inaugure la possible survenue d'une pensée nouvelle car inédite en produisant cet écart. C'est un renversement au sens où : Ce sur quoi semblait se fonder une position (de savoir, d'existence, de sujet... mais aussi d'analyste) peut apparaître dès lors comme ce qui restera encore à produire autant que situé hors de portée : la dérélition si on peut la

³¹ H. Arendt, « la crise de la culture », NRF

³² La règle fondamentale (« Dîtes ce qui vous vient ! ») énonce, à la manière d'une injonction paradoxale, cette dé – pense comme une dé – prise du sens de la pensée dans la langue.

nommer reste hors d'atteinte, son saisissement échappe à la compréhension métaphysique et objective.

Qu'en est-il – aux regards de la crise de la pensée - de notre incompréhension, qui est un mode de pensée d'exil (de l'exil, depuis l'exil, depuis l'exil de la langue même) ? Cette incompréhension fondatrice de l'analyse, cette incompréhension qui n'apparaît plus seulement aujourd'hui comme impertinente mais comme indigente au regard de la doxa.

La petite Agathe n'a que 5 ans, elle dessine en me regardant du coin de l'œil pendant que sa mère me parle de sa douleur d'avoir été cruellement abandonnée par son mari. Agathe a croqué une petite fille sur un pont-suspendu entre deux berges. Sous le pont coule la mer remplie tout de sombre. Dans le ciel, elle a esquissé trois formes nuageuses : La justice, la loi et les règles. Sa mère est interloquée à l'entendre nommer ces signifiants qui ne sont pas de son âge, oubliant qu'elle vient de me dire, qu'elle et son mari ont fait appel aux représentants de la loi pour qu'ils leur fassent respecter les règles fixées par la justice, tellement ils sont en conflit. Agathe précise à sa mère que ce dessin lui est adressé... Nous allons prendre quelques temps pour parler ensemble...

Noah, 6 ans, ne veut pas me parler, il est dans l'action, on le dit hyperactif... Il dessine au tableau un énorme bonhomme rouge avec deux canines blanches qui lui sortent de la bouche : son oeuvre lui prend vingt minutes et le résultat est époustouflant de vivacité. Quand je lui demande ce que c'est ? : Sans un regard et sans mot dire, il écrit « *VIN SANG* », à côté du bonhomme : « *c'est un vampire* » dit-il, sans aucun autre commentaire. Je lui dis qu'il a sans doute peur de venir parler avec moi : monsieur VINCENT

Lors de la séance suivante il fait de même, reste silencieux et dessine méticuleusement un homme rouge. Cette fois la tête est transpercée par une sorte de cheville dont les extrémités sortent des deux côtés du crâne comme la créature de Frankenstein. A ma question sur son dessin, il me dit que cet homme a « *des VISSES dans la tête* ». Je lui dis qu'il a toujours peur de moi et de ce qu'on peut avoir dans la tête. Il me sourit posément en soutenant mon regard pour la première fois : la séance est terminée, il est d'accord pour venir me rencontrer régulièrement...pour quelques temps.

*« Avant de jamais savoir par quoi ni par qui,
je se surprends interloqué, et depuis toujours. »³³*

Marc Vincent 09/13

³³ J. L. Marion : « *L'interloqué* » in « Après le sujet qui vient » : Confrontation N°20, 1989

Bibliographie partielle:

ANDERS Günther : « *L'Obsolescence de l'homme* » T1, L'encyclopédie des nuisances éd., & T2, Fario éd.

ARENDETT Hanna : « La crise de la culture », NRF

DASTUR Françoise : « *Vivons nous une crise de civilisation ?* », Arte-filosofia ; « *Heidegger, Derrida et la question de la différence* » : Colloque « Derrida, la tradition de la philosophie », ENS.

DELPECH Thérèse : « *L'ensauvagement* », « *L'homme sans passé* », Grasset

DERRIDA Jacques : « *Etats d'âmes de la psychanalyse* », « *Résistances* », Galilée

ELLUL Jacques : « *La technique ou l'enjeu du siècle* », Economica

FELICIAN Jacques : « *L'orient du psychanalyste* » L'harmatan ; « *Clinique de la servitude* », Campagne première

FREUD Sigmund : « *Malaise dans la civilisation* », « *Psychologie des foules...* »

GRANEL Gérard : « *Les années 30 sont devant nous* » in « *Etudes* », Galilée ; « *Écrits logiques et politiques* », Galilée ; « *L'époque dénouée* », Hartman

HARTOG François : « *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* », Seuil ; « *Croire en l'histoire* » Flammarion

HEIDEGGER Martin : « *La question de la technique* » in « *Essais et conférences* », NRF ; « *L'affaire de la pensée* », TER éd.

HENRY Michel : « *La barbarie* » Grasset ; « *Généalogie de la psychanalyse* » PUF

HUSSERL Edmund : « *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* », préface et traduction de G. Granel, Gallimard

JANICAUD Dominique : « *L'esprit de la crise* » in « *Le temps de la réflexion* » N° X NRF ; « *L'Homme va-t-il dépasser l'humain ?* », Bayard

JÜNGER Ernst : « *Héliopolis* », C. Bourgeois.

KABAKDJIAN Patrick : « *La pensée en souffrance: Pour sortir du nihilisme* », L'harmatan

LEMLER Daniel : « *Répondre de sa parole : l'engagement du psychanalyste* », Eres

LEVY Ghislain : « *Au-delà du malaise, psychanalyse et barbarie* », Erés

MARION Jean-Luc : « *La rigueur des choses* », Flammarion; « *Au lieu de soi* », PUF

REVAULT D'ALLONNES Myriam : « *Ce que l'homme fait à l'homme* », « *L'homme compassionnel* », « *Pourquoi nous n'aimons pas la démocratie* », « *La crise sans fin* » : Seuil

RIGAL Elisabeth : « *De la Mondialisation* » in « *L'époque dénouée* », Hartman

SIMMEL Georges : « *La tragédie de la culture* », Rivages.

VALERY Paul : « *La crise de l'esprit* », in « *Europes, de l'antiquité au XXe siècle* », R. Laffont

VIOULAC Jean : « *L'époque de la technique. Marx, Heidegger et l'accomplissement de la métaphysique* », PUF